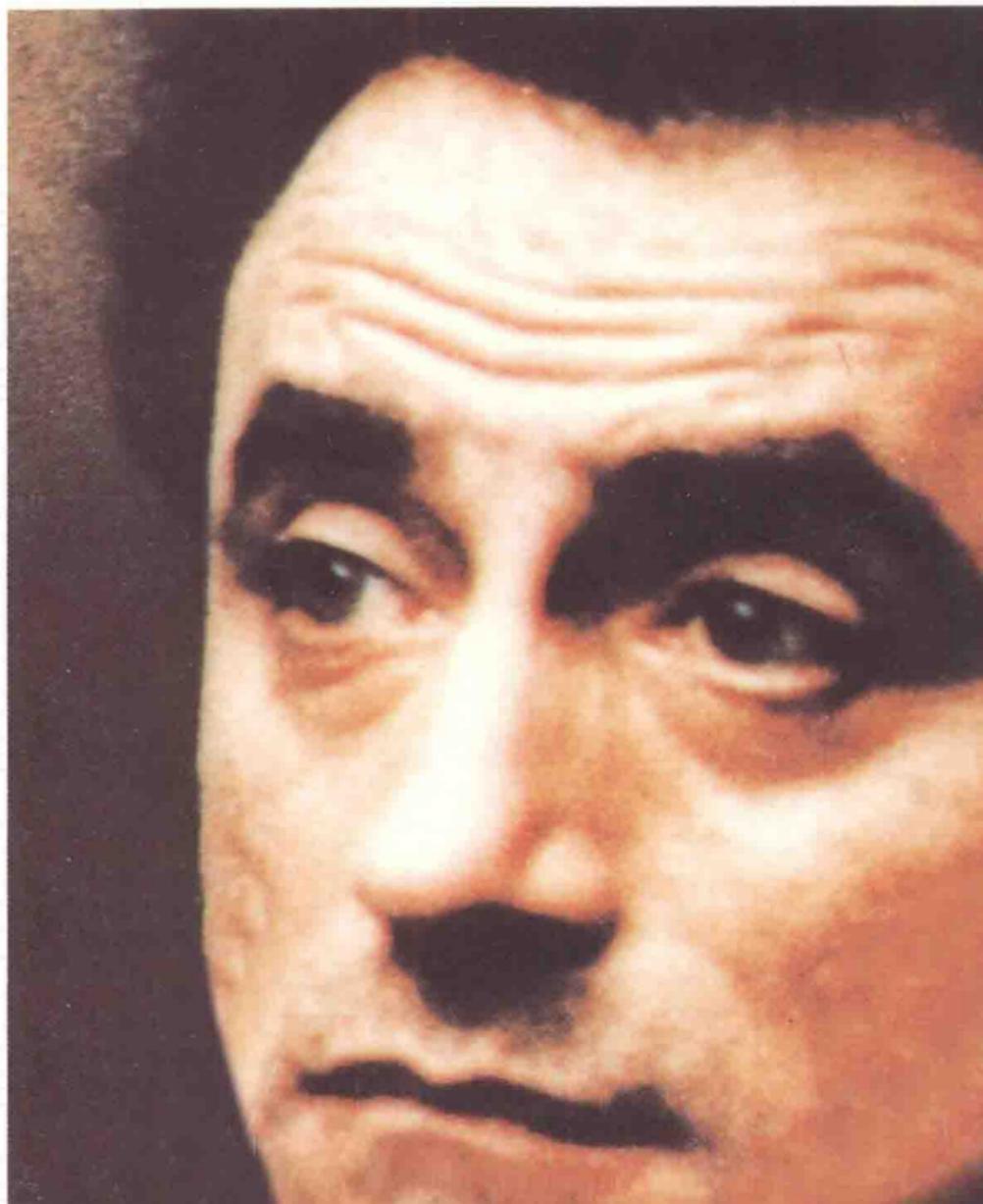


Richard Bohringer

C'est beau  
une ville la nuit  
Blues



**COLLECTION FOLIO**



Richard Bohringer

C'est beau  
une ville la nuit

*Blues*

Denoël

© *Éditions Denoël*, 1988.

Richard Bohringer est né à Moulins, dans l'Allier, le 16 juillet 1942. Plus connu comme comédien, il a cependant écrit et fait jouer deux pièces de théâtre, publié des nouvelles dans des revues et écrit des textes de chansons.

Il tourne son premier film en 1972 et ne cesse de jouer depuis, notamment dans *Diva* (réalisation Jean-Jacques Beineix, 1981), *Le destin de Juliette* (réalisation Aline Issermann, 1983), *Le paltoquet* (réalisation Michel Deville, 1986). Il a obtenu le César du second rôle pour *L'addition* (réalisation Gilles Bréhat, 1985) et le César du meilleur comédien pour *Le grand chemin* (réalisation Jean-Loup Hubert, 1988).

*C'est beau une ville la nuit* est son premier ouvrage.



## Part 1

*La douleur est comme une pirogue  
qui court le long des nerfs.*

Je m'étais endormi. La cloche de cette putain d'église m'a réveillé. Les chiens dorment sur les fauteuils, la tête dans leurs couilles. Au chaud.

Coin-coin lui vit sa vie. Silencieux, il vide une vieille poubelle qui traîne là depuis trois semaines. C'est le plus joli des petits canards blancs. Il est vraiment blanc. Il a le bec jaune.

Je l'avais acheté avec petit Paul sans lui dire pourquoi. Je lui ai dit. C'est Eddie qui m'a raconté qu'aux îles les marins trompés tuaient un canard blanc un jour de pleine lune au bord d'un étang.

Après ils se barbouillaient de son sang tout le corps.

Il fallait qu'ils restent deux jours, comme ça, habillés, avec le sang en dessous.

C'est un truc pour faire revenir l'âme des femmes. J'ai demandé à Eddie s'il était sûr que ça marchait. Il paraît m'a-t-il répondu. Même que le type qui se barre avec la femme meurt.

Eddie je voudrais écrire Eddie sur tous les murs. Entre chaque note tu l'entends qui respire et expire sur la couleur comme s'il avait du sang plein les mains. Eddie c'est le roi d'un peuple au hasard. Mangeur de son! Mangeur de vie! Hurlleur de nuit! Il est bleu avec des paillettes d'or vert dans les yeux. Il est comme la malice. Et puis romantique, nom de Dieu! Nonchalant comme un éléphant. Enfin sauf les oreilles. Pas possible d'arriver par-derrière. Très copain avec le lion. Avec le merle aussi. Genre grande conversation dans la clairière. Avec l'âme qui s'envole aux bouts des doigts.

Je regarde Coin-coin. S'il savait! Se faire bouffer passe encore, on peut imaginer qu'ils ont l'instinct!

Mais je ne sais si le canard de France est au courant de ce à quoi servent les cousins des îles!

Toujours est-il que Coin-coin est là depuis trois mois.

Petit Paul m'a interdit de tuer un canard pour une gonzesse.

Petit Paul c'est un régal. Doux et rêche comme la peau de pêche.

Je l'ai toujours aimé. Quand il était petit, il se cachait dans les bosquets pour voir les filles nues. Avec sa crinière blonde ça faisait comme un soleil dans les feuillages verts. Les filles le savaient et s'offraient encore plus. C'est son ami. Je crois même que petit Paul l'aime comme elle aime qu'on l'aime. Sans demain.

Je sais qu'il finira par la rejoindre. Je serai alors complètement seul. Ils vont m'oublier. Ne plus exister dans leur mémoire.

Je ne veux pas. Je veux eux. Eux deux. Comme avant. Où je les grondais pour la même bêtise. Faites ensemble sans moi. Il l'avait reconnue. Reconnue comme sa sœur ou même comme quelque chose de plus mystérieux encore, identique à lui, à son silence. Ils étaient complices du même bonheur.

Il sera l'ami de ses amants. Pour ne pas la perdre. Avec moi, il était tranquille. Il ne m'a jamais considéré comme quelqu'un avec un sexe. Si une fois. Elle avait malgré sa respiration à peine forcée soupiré comme si rien ne l'avait effleurée. Ni ma main ni son sein. Le lendemain, il s'est foutu d'elle toute la journée. Un peu gêné quand même. Elle aussi. Comme si elle ne voulait pas qu'il ait cette image d'elle. Enfin je croyais. Maintenant je sais que ça lui faisait quelque chose de savoir qu'il avait entendu. Quelque chose comme les

premières gouttes de champagne versées dans un verre. Quelque chose d'effervescent dans le ventre. Vite. Sans que personne n'en sache rien.

Je me souviens. Lorsque nous vivions tranquilles au bord de l'Oise. Dans une grande maison. Elle, lui et moi. Et puis plus tard notre fille. Mais juste avant, son gros ventre rond que Paul touchait du bout des doigts en riant comme un nigaud. Je les regardais. Les deux déjà là, et celle ou celui à venir. Je les regardais et je me disais. Le bonheur le voilà.

Mais déjà, comme en été, un nuage noir faisait frissonner les pans éclatants des champs.

C'est comme cela que les poètes découvrent les traces de leur destin.

C'est dans ces traces qu'ils trouvent les signes de leurs défaites humaines.

Alors ils courent volontairement à leur perte, pour accélérer le mouvement afin de vivre plus vite encore leurs chagrins.

Et je me disais. Un jour il me la prendra.

Ce qui me rapprochait encore de lui.

Ils partaient pour de longues promenades dans la campagne. Ils revenaient pleins de secrets, de sous-bois, la bouche peinte par les mûres lorsque c'était la saison.

J'avais fait le feu dans la cheminée.

Et puis j'écoutais ma vie et la trouvais bien belle.

Repoussant l'angoisse que la tombée du jour m'inspirait.

J'entendais leurs rires et le bruit des vélos sur la porte du garage. Je vivais tout. Chaque seconde et chaque bruit, chaque son. Ils rentraient, le cache-col serré autour du cou et le nez rouge. C'était bon de les sentir mouillés. On passait comme ça, une heure d'abandon. Avec les chiens qui rêvaient devant la cheminée.



## Part 2

*Polo clébard.*

Je regarde ma bite en pissant contre le mur de la poste. Ça fait longtemps que j'ai pas bandé.

Elle m'ignore, glisse entre mes doigts, fait semblant un court moment, et s'assoupit comme une crotte de chien.

P'tit Paul est parti.

P'tit Paul a rejoint la ville. Les chiens affamés se mordent dans le jardin.

J'ai froid.

Je regarde mon chien. Il me guette. Il a faim. Il a toujours eu faim. Il doit m'en vouloir sans très bien savoir pourquoi. Les gonzesses pour eux, les clébards, ça passe. Lui, c'est elle qui l'avait choisi. Eh oui. La vieille carte postale du bonheur parfait. La femme, l'enfant et l'homme, avec à leurs pieds, le chien. Le bon chien et l'homme fort. L'homme fort et la douce et tendre femme, les bras chargés par l'enfant souriant. Photo!

Elle l'avait choisi parce qu'il était vilain. Ça me flattait. Je me disais qu'une femme choisissant le plus vilain des chiens, c'était comme si elle me choisissait une deuxième fois.

Où t'es petit Paul à cette heure-là? Avec elle j'en suis sûr. Avec elle et son amant. Je suis sûr même que tu l'aimes bien, son amant. Puisqu'il a la chance d'être aimé d'elle. Je suis sûr que tu l'aimes bien parce qu'il l'aime mieux que je l'ai aimée. Ça y est. Ça recommence! j'ai le couteau qui fouille dans mon ventre. Fallait que je fasse gaffe. Pas penser! pas penser à leurs rires.

Je dois bien avoir quelques cachets planqués quelque part. Je vide les valises. C'étaient les siennes. Je laisse tout dehors en gros tas multicolore. Avec des robes d'été qu'on avait achetées ensemble, au début. J'en trouve sous le matelas de ces putains de cachets! Je les avale avec un grand verre de rouge. Je me couche avec la bouteille à la main.

Il y a la lune qui fait des pans de lumière sur la machine à écrire et sur le parquet. Comme dans un film de Wenders. Si jamais je pouvais tomber. Tomber loin. Partir vers quand j'étais même.

Vers quand c'était tout vert dessous et tout bleu dessus.

Petit Paul comment je vais faire sans toi. Il n'y avait plus que toi qui m'écoutais.

Coin-coin mordille mon pied. Je me réveille

en sueur. Chaleur. Il est gentil ce canard.

Polo clébard aimerait bien le bouffer.

Coin-coin vient de chier sur le parquet. Il y a le soleil qui tape juste dans sa merde. Ça fait éclater les verts et les auburns. Pour Coin-coin c'est la belle vie.

Je vais me laver. Essayer. Pas le courage de sentir l'eau sur ma peau. J'ai l'impression d'étouffer. Je me lave la gueule et les dents. Je m'habille n'importe comment et je descends l'escalier.

C'était un rêve d'enfant cet escalier. L'escalier en bois dans la maison. Lorsque le dîner aurait été prêt, j'aurais crié du pied de l'escalier. « C'est prêt. » Et sa voix m'aurait répondu.

Il est plein de gravats l'escalier. J'avais commencé les peintures avant qu'elle se barre.

Il faut que je prenne une douche. On ne sait jamais. Une bagnole te fout en l'air. La morgue. Les types avec le papier mais qui colle à leurs vieilles bouches amères. Eux s'en foutent que tu aies le cul sale. Mais t'imagines qu'ils essayent de te sauver. Les belles infirmières avec leurs seins tout ronds, à poil sous la blouse, qui plissent le nez devant ton corps qui pue, ta vieille bite toute ridée. Coton-tige pour te nettoyer. Pas possible à imaginer!

Elle te tape sur l'épaule en disant : « En pleine forme ce matin, monsieur Machin. »

Elle le sait bien la belle que t'en peux plus, que t'as le drapeau en flanelle. Faudrait être en forme et lui balancer quelques obscénités d'un air innocent. Alors t'inventes qu'elle te dise. « Touchez là, monsieur Machin. Touchez comme c'est plus doux. »

Après elle se barre à bicyclette et juste au moment où elle l'enfourche, il y a un coup de vent.

T'as plus qu'à attendre comme un gosse la prochaine visite de tes vieux potes pour leur raconter l'effet que ça t'a fait et les voir se lécher les babines.

J'aime les infirmières et leur regard blessé par les misères.

J'aime pas l'eau. Tout est difficile.